

Les Thomas et les Pierre.

Foin de sainteté ! Parlons des Thomas et des Pierre. Un Thomas est un idiot, il croit avec naïveté, mais au mauvais sens du terme : s'il voit il croit mais qu'y a-t-il de plus faux qu'une sensation, spécialement la vue ? Un Pierre vit dans l'illusion et de l'illusion, notre lot commun, sinon qu'il s'en satisfait. Qu'est un dilettante ? Les dictionnaires me sont souvent un secours, spécialement le TLFi, le *Trésor de la langue française* informatisé, qui donne ces définitions pour « dilettante » :

A.- Vieux ou vieilli.

1. Amateur passionné de musique. Synonyme, **mélomane**.

2. Par extension, vieilli.

a) Amateur d'art en général, ou d'un art. Synonyme, **connaisseur**.

b) Domaine autre que celui de l'art (le domaine étant désigné par un complément préposé "de"). Amateur, personne qui prend plaisir à (une activité).

B.- Usuel

1. Personne qui exerce une activité comme un passe-temps, généralement de façon fantaisiste.

Remarque. Le syntagme **travailler en dilettante** a pour synonyme **travailler en amateur** où amateur est pris dans un sens péjoratif.

2. Généralement péjoratif. Personne qui ne se soumet à aucune norme d'ordre intellectuel ou spirituel, ne vit qu'au gré de sa fantaisie, de ses goûts, cultive une sorte de plaisir exclusivement esthétique. Synonyme, **esthète**.

Étymologie. Mot italien attesté depuis fin XV^e-début XVI^e siècles au sens de "celui qui trouve plaisir à quelque chose" : partic. présent substantivé de **dilettare** (cf. *délecter*).

J'avais jusque-là utilisé d'autres termes pour désigner les humains qui ne sont ni des Thomas ni des Pierre sans en être trop satisfait, "dilettante" m'est venu dans l'acception usuelle de « *personne qui exerce une activité comme un passe-temps, généralement de façon fantaisiste* », y compris sa connotation péjorative. Les autres acceptions, que je ne connaissais guère sinon l'autre acception usuelle, me conviennent assez, sinon justement le second usage donné pour usuel, lui aussi un peu vieilli : un dilettante, dans mes catégories, est un amateur au sens plein, une personne qui aime, qui apprécie, la toute première acception, « amateur passionné de musique », me convient particulièrement, pour moi il n'y a rien de plus aimable que la musique, quand j'entends ou lis une personne qui déclare ne pas aimer ou apprécier ou être sensible à la musique, je ne puis que la penser malheureuse ou la trouver inquiétante – cela dit, certaines formes d'amour de la musique ne me semblent pas spécialement rassurantes non plus... La vie est un passe-temps à pratiquer tant que se peut de façon fantaisiste : un jour on naît, un jour on meurt, entre les deux l'apprécier du mieux possible et sans se prendre au sérieux. Un dilettante est tantôt un Thomas, tantôt un Pierre, tantôt ni l'un ni l'autre. Ne pas trop se poser de questions oiseuses et prendre la vie comme elle vient, voilà tout.

Ne croire que ce qu'on voit, sent, touche, entend, et y croire toujours, est idiot, nos organes de sensation sont imparfaits et trompeurs, l'univers empli d'illusions, ce qui fait le plaisir des concepteurs de trompe-l'œil – et de trompe-l'ouïe, trompe-l'odorat, trompe-le-toucher, trompe-le-goût, trompe-l'équilibre, etc. Ne voir que ce qu'on croit est dangereux – dangereux pour soi mais pour les autres surtout.

Point final ou point de départ ?

(pour autant qu'on puisse les distinguer...)

*Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être, on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.*

Vous l'aurez compris j'espère, ni commentaire ni exégèse, je procède à l'ancienne manière, celle de Descartes, de Pascal, de Montaigne, celle de tous leurs contemporains en tous lieux et celle de leurs prédécesseurs, ce que je trouve chez d'autres qui fait écho chez moi devient mon discours. Les exégètes patentés et les épigones vétilleux diront, à l'instar de l'article de Wikipédia sur la sentence, que « **Cogito, ergo sum** (*Je pense, donc je suis*) est une formule latine forgée par le philosophe espagnol Gómez Pereira en 1554, reprise ensuite par René Descartes dont la création lui est souvent à tort attribuée ». Bon... Mais c'est donc l'habitude de l'époque de reprendre sans citer, ensuite le texte où figure cette formule fut édité douze ans après le *Discours de la méthode*, puis les philosophies de Pereira et Descartes se placent dans une longue tradition, notamment aristotélicienne, enfin plus d'un philosophe du temps reprit Pereira, dont d'autres hispaniques. Descartes repris ici devient mon discours comme Pereira repris chez Descartes devient son discours. Je réfère à mes sources pour inciter à les lire plus qu'autre chose, je déteste la pratique des épigones (*Le Petit Larousse* définit l'épigone « *disciple sans imagination* ») qui citent les Grands Noms pour se donner de la légitimité, je ne juge pas être si original qu'il me faille passer mon temps à me valoriser d'un tiers célèbre, je suis un lecteur et j'en tire quelque chose qui devient mien à l'occasion. Et bien sûr il y a la question du contexte : jusqu'à l'époque de Descartes et encore quelques décennies par la suite un philosophe et géomètre comme lui s'adresse à un public restreint qui a le même fonds culturel et la même pratique de la *lectio*, à la fois lecture et commentaire, il n'a de ce fait pas nécessité à “citer ses sources”, supposant que ses lecteurs les connaissent.

Tant qu'à citer, autant me citer : ne croyez pas qu'il soit possible de réaliser une “conversion des âmes et des corps” par la raison ou la passion, ni par la raison alliée à la passion, ça ne peut pas réussir. La diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Et comme nous y conduisons nos pensées, nous conduisons nos émotions par diverses voies, chacun ses raisons et ses passions. Mais ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien, le mal n'est pas de faire des erreurs mais d'y persévérer. Quand je postule que le temps n'existe pas et que passé, présent et futur sont ici et maintenant je n'induis pas quelque fatalité ou prédestination, mais ici et maintenant toute action ou passion est à la fois conséquence et cause, tout événement passé agit dans le présent qui en est la conséquence, tout événement présent agit dans le futur, est cause d'événements à venir. L'erreur est inéluctable, persister dans l'erreur ne l'est pas : le passé est dans le présent parce que nous avons ici et maintenant témoignage de ses effets par ses conséquences, de cela nous pouvons anticiper que ce qui fut erreur hier est erreur aujourd'hui et sera erreur demain. Voilà pourquoi persister dans l'erreur est la source du mal. Maintenant il y a deux manières de persister dans l'erreur, celles des Saint-Thomas et celle des Saint-Pierre. Au bout du compte ça ne fera guère différence, par contre on ne procédera pas à la “conversion des âmes et des corps” de la même manière pour les uns et les autres.

bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien.

De longue date s'opposent trois approches différentes de la réalité, celle des Saint-Thomas, celle des Saint-Pierre et celle des dilettantes : les premiers ne croient que ce qu'ils voient, les seconds ne voient que ce qu'ils croient, les derniers prennent les choses comme elles viennent, ne croient en rien et acceptent tout, mais vérifient. Par le fait, il n'y a pas de réelle opposition entre les Saint-Thomas et les Saint-Pierre, ni de réelle différence entre eux et les dilettantes, tous sont des humains et en tant que tels vivent les mêmes vies et meurent les mêmes morts, et une seule chose oppose les “saints” et les dilettantes, cette question de la croyance. J'ai un jour écrit que, bien que dilettante, j'ai quelques croyances auxquelles je tiens, j'avais notamment cité la liberté et la démocratie, ce qui est faux : je n'y crois pas. Mais j'y tiens. Il s'agit plutôt de foi que de croyance : je ne crois ni qu'existent la liberté et la démocratie ni qu'elles soient réalisables mais j'y tiens, et je souhaite que ce soit le cas de tous mes semblables même si je n'y crois pas – que ce soit ou que ça puisse être le cas de tous mes semblables.

Que dit de significatif Descartes dans ce passage ? Que chacun se considère « *si bien pourvu [en bon sens], que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont* » et « *que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses* ». Comme je suis un piètre exégète et un commentateur nul je ne peux rien vous dire de ce que “voulait dire” Descartes, je constate ce qu'il a dit et en ai ma propre lecture, donc je me contenterai de vous livrer mon interprétation qui vaut ce qu'elle vaut, pour celle de Descartes, elle figure dans la suite de son ouvrage. Je lis un truisme : vérité en-deçà des Pyrénées, erreur (ou mensonge) au-delà. La forme qu'en donne Descartes est plus riche et me semble plus pertinente, c'est plutôt vérité en-deçà des Pyrénées, autre vérité au-delà, non proprement “à chacun sa vérité” mais, la vérité de chacun n'est pas la même que celle de chaque autre sans qu'aucune ne soit mensonge ou erreur. Par contre, « *ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien* », il y a une distance entre le mensonge et l'erreur ou plutôt, le mensonge est une conséquence non nécessaire de l'erreur. Ne pas appliquer bien son esprit est le lot commun, l'appliquer mal c'est redoubler son erreur : « *Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent...* ».

Deux seules choses importent, la vigilance et l'attention.

Ce sont les deux faces d'un même objet, et cet objet a nom la vie. La vigilance est du côté de l'action, l'attention du côté de la passion, les deux attachées à la sensation. J'apprécie assez René Descartes, moins ses exégètes et ses épigones. Le risque constant quand on écrit ou dit est l'inversion des propos. Quand on imagine la chose se présente d'un bloc, une monade dirait Leibniz, un objet non divisible en tant que soi, dès lors que l'on analyse ce qu'on imagine on en détruit l'unité, on en fait autre chose. Transmettre ce qu'on imagine se fait à partir d'autre chose, une série d'objets qui contiennent chacun une parcelle de l'image. La question étant, les interlocuteurs recevront-ils cette série de telle manière qu'ils en reconstituent l'image originale ? La réponse est non. Jamais. Mais on peut quand possible faire l'effort de trouver la clé, la disposition, la forme qui rendra aussi fidèlement que possible compte de l'image originale. J'en parle, en lien avec Descartes, pour sa trop fameuse sentence, « *Je pense, donc je suis* », à quoi on peut ajouter l'autre sentence trop fameuse au début du texte où se trouvent les deux, le *Discours de la méthode* : « *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée* ». Il en va pour les philosophes comme pour tout humain ayant une certaine notoriété ou pire, une certaine célébrité, on s'arrête aux petites phrases sans aller voir ce qui précède ou ce qui suit. Voyons ces deux phrases et leurs contextes.

Sur le bon sens :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison est naturellement égale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent...

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun ; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample, ou aussi présente, que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci, qui servent à la perfection de l'esprit : car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus et du moins qu'entre les accidents, et non point entre les formes, ou natures, des individus d'une même espèce.

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur, de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des

considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance, et de l'élever peu à peu au plus haut point, auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre.

Et sur la pensée et l'existence :

Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais, parce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde, ni aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvais pas feindre, pour cela, que je n'étais point ; et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais ; au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais jamais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été : je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est.

Après cela, je considérai en général ce qui est requis à une proposition pour être vraie et certaine ; car, puisque je venais d'en trouver une que je savais être telle, je pensai que je devais aussi savoir en quoi consiste cette certitude. Et ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en ceci : je pense, donc je suis, qui m'assure que je dis la vérité, sinon que je vois très clairement que, pour penser, il faut être : je jugeai que je pouvais prendre pour règle générale, que les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies ; mais qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer quelles sont celles que nous concevons distinctement.

Commenter n'est pas une chose que j'apprécie, je vous invite donc à lire et

POINT DE DÉPART PROVISOIRE.

2018-10-22 17:16 - <https://www.olivierhammam.fr/trucs/article104-Point-de-depart-provisoire>

*Un point final ? Douce illusion... Autant qu'un point de départ.
L'un fera une base pour l'autre, voilà tout.*

Je fus à une époque grand lecteur de science-fiction, grand lecteur tout court, en premier de SF sous ses divers aspects, science-fiction, “speculative fiction”, anticipation, “science fantasy”, fantasy sans science aussi, fantastique, “étrange” comme on disait dans le magazine *Fiction*, etc. Disons, les littératures “non réalistes” au sens où elles ne se basent pas sur des récits ayant une vraisemblance telle qu'on puisse croire qu'ils ont pu se dérouler dans le monde réel. On peut ajouter à ma liste les contes et légendes magiques ou merveilleux, les mythes, les utopies, les voyages merveilleux... En même temps ça séparation n'est pas si claire, fut un temps où beaucoup d'éditeurs on ne peut plus sérieux avaient une ou deux collections consacrées au “paranormal”, domaine censé ressortir de la littérature documentaire et qui se donnait les apparences de la littérature scientifique ou de l'enquête journalistique sur des thèmes aussi peu vraisemblables que ceux de ces littératures non réalistes. Séparation d'autant moins claire que beaucoup de récits non réalistes parlent bien plus de la réalité que nombre de ceux supposés réalistes ou que ceux de certains courants de littérature supposément documentaire. La science fiction est comme toutes les autres sortes de littératures, la mauvaise ne fait que reconduire des lieux communs éculés et sans intérêt, la bonne est un excellent instrument pour comprendre une époque, la meilleure, intemporelle, un excellent instrument d'exploration de l'âme humaine. Et même la plus mauvaise littérature a de l'intérêt pour l'historien ou le sociologue en tant même que vecteur des préjugés et poncifs de son temps.

J'évoquais la science-fiction parce qu'elle a beaucoup traité de voyages dans le temps et de paradoxes temporels, là aussi de la pire et de la meilleure manière. Dans cette discussion il y a un paradoxe temporel puisqu'elle s'appuiera sur une autre pas encore écrite dont je ne sais pas encore trop ce qu'elle contiendra, ce qui ne pose pas vraiment problème, je suis de ce genre d'auteurs qui décident de rédiger un texte quand ils en ont déjà la substance, peu importe dès lors de savoir comment il se déploiera pour en tirer parti. Considérez dès lors que la discussion intitulée « Point final provisoire », qui n'est qu'une ébauche quand j'écris ceci existe déjà. Cela dit, ça va très bien avec un de mes propos, repris mais non encore développé dans “point final”, tout ce qui fut ou sera est, le présent contient tout le passé et tout le futur, l'univers est “inchoatif”, “en cours de réalisation”. S'appuyer sur les développements d'un texte non encore rédigé a dès lors sa logique.

Mon point de départ ? Ne croyez pas qu'il soit possible de réaliser une “conversion des âmes et des corps” par la raison ou la passion, ni par la raison alliée à la passion, ça ne peut pas réussir. Je cite de nouveau ici le début du Discours de la Méthode de Descartes, en me livrant exceptionnellement cette fois à une exégèse qui j'espère ne sombrera pas trop dans le commentaire :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si

Le présent du passé détermine le présent du futur.

Dire, comme dans ce texte “dans le futur” « Point de départ provisoire », que « *le temps n'existe pas et que passé, présent et futur sont ici et maintenant* », ne signifie pas que je suppose un temps immobile où tout ce qui eut lieu ou aura lieu se réalise en même temps, je ne méconnais ni ne nie le temps comme succession d'événements, ce qui eut lieu est révolu, ce qui aura lieu est imprévisible et n'a pas eu lieu, n'a pas lieu, rien de ce que l'on peut supposer pour l'avenir n'est avéré ni certain, par contre tout ce que l'on sait ou croit savoir du passé et du futur on le sait dans le présent. De ce point de vue, le passé détermine le futur parce que nous agissons dans le présent pour une réalisation dans le futur en nous basant sur notre connaissance du passé. La question est : à quel point ce que nous croyons savoir du passé correspond-il réellement à ce qui eut lieu ? Si oui, sans certifier que notre action d'aujourd'hui aura le résultat escompté, du moins pourrions-nous espérer que ça aura quelque chance de correspondre à-peu-près à notre attente ; si par contre notre connaissance du passé est inexacte, quelque projet aurions-nous, à coup sûr son résultat ne sera pas celui escompté.

Considérons “l'affaire”, considérons exact le récit le plus répandu, assassinat commandité par le dirigeant officieux de l'Arabie séoudite, Mohammed ben Salmane. Bon. Comment cet homme se trouve-t-il en position d'hériter du trône de son père ? Parce que son grand-père est parvenu, il y a quatre-vingt-six ans, à s'imposer comme souverain du territoire qui forma le troisième royaume séoudien après une lutte acharnée contre ses rivaux et contre les visées britanniques, le Royaume-Uni ayant fait son possible pour établir un protectorat sur cette zone, comme il le fit, ainsi que la France, dans presque tout le Moyen-Orient. Vous aurez noté, j'espère, la mention “troisième royaume séoudien”. C'est que, cette région est à-peu-près aussi compliquée, incertaine, mouvante et tumultueuse que la nôtre, là-bas comme ici et comme partout ailleurs rien n'est jamais acquis.

Le départ de cette histoire est assez similaire à ce qui se passe le plus souvent quand dans un territoire sous domination extérieure émerge un mouvement indépendantiste, ce que l'on peut nommer “alliance du sabre et du goupillon”. Non que ce ne soit le cas de l'autre côté, celui de la puissance dominante, tout pouvoir s'articule sur l'alliance d'une mystique et d'une pragmatique pour, comme dit dans la discussion jumelle de celle-ci, parvenir à la “conversion des âmes et des corps” dans le cas d'une révolution ou d'une guerre d'indépendance, ou à leur “union” dans le cas d'un pouvoir en place ou en construction.

relire ces citations et à y voir autre chose que les maigres slogans qui en sont tirés et qu'on répète partout. Juste une piste pour la seconde citation : le slogan qu'on en tire n'est en rien illustratif de la pensée de l'auteur, il ne dit ni ça ni le contraire mais autre chose, ce slogan ne résume et n'illustre pas sa pensée, voilà tout.

Cette introduction n'a pas de rapport direct au thème de cette discussion, il s'agit ici de pointer un processus constant, qui a rapport à mon thème : on prête souvent plus attention aux interprétations des faits qu'aux faits mêmes. L'ouvrage de Descartes est un fait, un élément de la réalité et un élément du savoir humain. En tirer quelques sentences, quelques passages, et truffier le tout de commentaires, est le lot commun, préférer les interprétations au texte même, un penchant habituel. Raison pourquoi je ne prise pas les commentaires.

La vigilance et l'attention. Dans les deux cas il s'agit d'éprouver, de sentir et ressentir, mais soit pour agir, soit pour comprendre. Les deux ne se séparent pas mais cependant alternent, il est nécessaire de comprendre pour agir et d'agir pour comprendre. Mon but ici est de faire comprendre un de mes postulats, le temps comme durée n'existe pas, et sa conséquence, ce qu'on détermine se situer “dans le passé” et “dans le futur” est “dans le présent”. Jusqu'ici j'ai tenté plus ou moins habilement d'explorer la question de manière “théorique”, même s'il m'arriva de m'appuyer sur des événements, je tenterai ici de l'explorer pragmatiquement, en partant d'un fait dans mon actualité, “l'affaire Jamal Khashoggi”, plus loin “l'Affaire”. Dans d'autres pages je l'évoque selon le mode médiatique habituel de l'interprétation et du commentaire, ce qui a peu d'intérêt, je n'en sais pas plus que tous les augures et exégètes qui en parlent ailleurs, mes propres interprétations et commentaires n'ont donc pas plus d'intérêt que les autres. Ce cas m'intéresse en tant que moyen de compréhension d'un ensemble d'éléments apparemment disparates ou même divergents mais qui ne le sont pas vraiment.

Pour la suite, “les médias” désignera l'ensemble des moyens de diffusion des systèmes de signes permettant aux humains de communiquer, et l'ensemble des individus qui contribuent à cette diffusion, en y travaillant, ou en fournissant de la matière (en ce sens, les personnes “*people*” et les politiciens participent des médias car leur notoriété en dépend directement), que je nommerai aussi “les médiateurs”. Il s'agit d'une simplification, je ne vise pas à parler de tels médias ou tels médiateurs mais d'un processus, et même les médias et médiateurs que je pourrais nommer ou citer n'ont pas d'intérêt en eux-mêmes, tel Jamal Khashoggi, dont ni la personne ni le sort n'ont d'intérêt autre ici que comme illustration de ce processus. Il s'agit de la communication sous ses deux aspects, circulation de l'information et circulation des personnes et des biens.

On peut classer les événements “médiatiques” en trois grandes classes, ceux qui ont leur autonomie, ceux qui s'insèrent dans un réseau d'événements, ceux qui n'ont pas d'existence hors médias. Quel que soit le cas, un événement n'a d'intérêt médiatique que s'il s'insère dans une série et dans un contexte : “l'Affaire” n'a pris la forme qu'elle a, en ce 22 octobre 2018, que parce que s'inscrivant dans plusieurs séries, meurtre d'un individu, assassinat politique, assassinat d'un journaliste, assassinat d'un opposant politique, et plusieurs contextes, politique séoudienne,

politique étasunienne, politique turque, situation géopolitique au Moyen-Orient, géopolitique globale, et bien d'autres. L'événement même n'a aucune importance, on est typiquement dans le troisième cas, les événements qui n'ont pas d'existence hors des médias. Bien sûr il y a probablement un événement effectif, le décès par mort violente du dénommé Jamal Khashoggi dans les locaux du consulat d'Arabie saoudite à Istanbul, qui ne constitue qu'un aspect secondaire de "l'Affaire", en tant que tel il fait partie d'une très longue série de morts similaires un peu partout dans l'espace et le temps qui en général n'ont pas eu un tel retentissement international à une telle vitesse et avec une telle ampleur. En fait, dans le pays même où cet événement s'est probablement déroulé il y en a eu ces derniers temps dont seule une poignée ont émergé à l'international et jamais aussi spectaculairement.

Les médias ont un fonctionnement assez moutonnier lié à leur structuration, à leurs intérêts et à certains tropismes assez courants qui, dans ce contexte, ont un effet spécifique. L'apparition récente de ce média universel et toujours présent, Internet, n'a aucune singularité autre que d'exacerber cette tendance moutonnaire, tenant compte que la supposée "dérive" qu'on attache à ce média lui est antérieure même si à-peu-près contemporaine de sa seconde phase, qui commence lentement dans la première moitié des années 1990, pour connaître une croissance forte au début du millénaire, plus encore après le milieu des années 2000, avant cela il reste un média assez confidentiel. On peut dater les débuts de l'Internet "grand public", même s'il reste alors réservé à une population restreinte, l'année 1993 et la mise en place du premier navigateur portable, mais ce n'est que l'année suivante que commencent à se multiplier les sites avec une forte progression jusqu'en 2001 puis un ralentissement jusqu'en 2004, de nouveau une forte progression jusqu'en 2009, un nouveau ralentissement jusqu'en 2013, une accélération par après. Ces mouvements sont liés à la fois à la technologie et aux applications. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas avant 2003 ou 2004 qu'Internet devient un acteur notable dans les médias, pas avant 2008 qu'il devient un acteur significatif. Or, les phénomènes de dérive aujourd'hui associés à Internet précèdent ce moment, il sont plutôt contemporains d'une usure des médias, commencée des les années 1980, qui en font un secteur toujours moins rentable, ce qui induit une "course à l'information" censée capter des "parts de marché". Quand au caractère assez moutonnier des organes de médias, il est ancien, tous parlent d'un nombre restreint de sujets, ceux qui, à un instant donné, apparaissent impératifs.

Même les événements autonomes répondent à des canons pour pouvoir émerger, sauf rares cas, un objet ou une situation sans précédent a peu de chance d'y parvenir, les deux autres sortes appartiennent nécessairement à une série, pour la troisième, ils n'émergeront que s'ils s'inscrivent dans un récit préexistant, leur valeur en tant qu'informations n'est pas tributaire de leur validité mais de leur vraisemblance comme "indices", comme éléments jugés vraisemblables dans le cadre de ce récit. "L'Affaire" émerge aussi vite et aussi fort pour ce que dit, elle s'inscrit dans un tissu dense de récits déclencheurs chacun en lui-même, et sa présence rapide, répétée et dense vient de cette réunion de plusieurs récits en un seul cas. comme dit, la valeur d'information de la nouvelle qui donne lieu à ce type d'emballements n'a qu'une importance mineure, savoir qu'un possible événement

concerne à la fois les cas "journaliste assassiné", "opposant assassiné", "dirigeant moyen-oriental impliqué", "Turquie impliquée", "États-Unis concernés", "services secrets impliqués ou concernés", fait qu'il y a impossibilité pour des médiateurs de faire preuve d'esprit critique. J'avais en son temps étudié un emballement qui lui aussi avait ce genre de caractéristiques, la déjà ancienne "affaire du RER D" (qui eut lieu en 2004), qui condensait en un seul cas un grand nombre de récits de l'époque, "délinquance", "jeunes de banlieue", "violences dans les transports publics", "antisémitisme", "insécurité", "passivité des spectateurs", et j'en passe. En quelques heures tout le ban et l'arrière-ban des médiateurs s'était exprimé pour "tirer les leçons" d'une information qui n'en était pas une et qui se révéla concerner un événement qui n'eut pas lieu.

L'intéressant avec les médias classiques (presse, radio, télé) et les médiateurs politiques est leur capacité à légitimer leurs erreurs, en ce cas-ci, la légitimation *a posteriori* était, "si ça avait été vrai on nous aurait reproché de ne pas en parler, de ne pas réagir". Comme dit dans « Point de départ provisoire » (un texte censément postérieur à celui-ci, mais je ne suis pas à un paradoxe temporel près), le mal n'est pas de faire des erreurs mais d'y persévérer. De tels emballements n'appartiennent pas à la classe des erreurs qui apprennent puisque dans tous les cas la "défense" des médias et médiateurs est de cet ordre. Passons, pour l'instant.

La pertinence d'un média dépend de la pertinence des informations dont il dispose, donc de la pertinence de ses sources, et bien sûr de l'honnêteté et de la pertinence des médiateurs. On ne peut supposer une source unique d'être fiable, et on ne peut considérer valide une multiplicité de sources qui ne permettent pas d'augmenter son discernement. Le cas évoqué de "l'Affaire" illustre bien la chose : au départ une source non identifiée, puis trois sources identifiées dont aucune n'est fiable, des services secrets turcs, des médias turcs affidés du gouvernement, un média étasunien de parti-pris (concerné en tant qu'employeur du disparu, et très marqué idéologiquement). Si "l'Affaire" a pris très vite de l'importance, je veux dire, de l'importance médiatique, ça n'a rien à voir avec sa possible validité. Par la suite et due sa relation aux récits mentionnés, elle devint incontournable. Il se trouve, mais ce n'est pas toujours le cas (pour exemple "l'affaire du RER D" mentionnée ou, pour un bref mais notable emballement récent très comparable, "l'affaire Babtchenko", l'annonce vite démentie de l'assassinat du journaliste russe Arkadi Babtchenko, à partir d'une source unique et là aussi à la fiabilité douteuse), que la mort de Khashoggi au lieu indiqué semble avérée – mais je suspends mon jugement là-dessus, ni je ne crois ni je ne crois pas, dans la situation actuelle rien n'est certain dans cette histoire, voilà tout –, cela dit les médias s'emballèrent bien avant qu'on ait un début de vérification, même imparfait et douteux comme en la circonstance. Importe surtout dans ces affaires l'adhésion des propagateurs d'une telle nouvelle à ses soubassements, dont le récit historique usuel concernant principalement la période allant du milieu du XVII^e siècle à aujourd'hui, mis en place pour l'essentiel du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e, élaboré dans sa version actuelle pour l'essentiel de la décennie 1960 à la décennie 1990, en gros de la fin de la période dite de décolonisation à la fin de la reconfiguration géopolitique consécutive à la disparition de l'URSS.